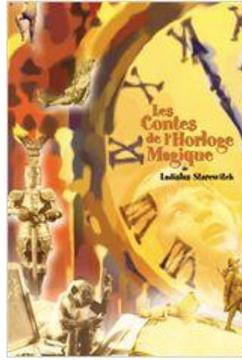


LES CONTES DE L'HORLOGE MAGIQUE, LADISLAS STAREWITCH (1910)



SYNOPSIS

Dans l'atelier de son grand-père horloger, Nina rêve. Elle s'imagine chanteuse de rues, ballerine amoureuse d'un petit soldat, et princesse à la recherche de son chevalier perdu dans la forêt enchantée. Aux cours de ses aventures échevelés, Nina ira de rencontres en rencontres.

LA CRITIQUE LORS DE LA SORTIE EN SALLE DU 10/12/2003

On n'aime pas L'anecdote est dans toutes les histoires du cinéma d'animation : passionné d'entomologie, un jeune Polonais vivant en Russie décide un jour de filmer un combat de coléoptères. Nous sommes en 1910, près de cent ans avant les caméras contrôlées par ordinateur de Microcosmos. Comme les bestioles se figent dès qu'il allume ses projecteurs, notre cinéaste amateur finit par reconstituer la scène en animant... des carapaces vides, image par image. Mais il le fait avec une telle précision que tout le monde croit qu'il a dressé les insectes ! Le résultat (*La Lutte des cerfs-volants*, 1910) est décisif pour sa carrière. Ladislav Starewitch ne va plus cesser de filmer, adoptant un art qui en est encore à ses balbutiements : la marionnette animée. Autre époque : sa version de *La Cigale et la Fourmi* (1911) lui vaudra les félicitations du tsar Nicolas II en personne. Installé en France dès 1920, Starewitch y restera jusqu'à sa mort, en 1965, laissant une oeuvre foisonnante, dont le magnifique *Roman de Renart* (1930), premier long métrage de marionnettes français. La vie de cet homme ressemble à un roman - sa petite-fille vient d'ailleurs de l'écrire (1). Et, aujourd'hui encore, Starewitch est cité comme un maître par Terry Gilliam ou Tim Burton, qui s'y entendent en féeries... *Les Contes de l'horloge magique* réunit trois courts métrages où l'animation d'objets et de marionnettes se mêle à la prise de vue réelle avec acteurs. Un animateur contemporain (Jean Rubak) les a reliés par des intermèdes dessinés. Les cartons qui ponctuaient l'action au temps du muet ont été remplacés par une voix off (celle de Rufus, qui se régale dans le rôle du conteur). Une musique, superbe, a été composée par Jean-Marie Sénia. Et c'est ravissant. Dans *La Petite Chanteuse des rues*, qui mêle prises de vues réelles et animation, une gamine (Nina Star, fille cadette et actrice fétiche du réalisateur) sauve sa mère des griffes d'un usurier avec l'aide d'un singe farceur. *La Petite Parade* est inspiré du *Petit Soldat de plomb*, d'Andersen, avec jouets qui prennent vie et soldat éclopé amoureux d'une ballerine. Et dans *L'Horloge magique*, une princesse d'opérette est courtisée par de preux chevaliers, tandis que rôde un méchant dragon. Starewitch passe du gigantisme au lilliputien, l'écran vire du noir et blanc à de douces couleurs monochromes, l'image semble patinée comme une enluminure. On entre dans un monde irréel où les fleurs parlent et dansent, où tout n'est que grâce et fraîcheur. On songe à la remarque de Godard : « Pourquoi dit-on "J'ai vu un vieux Chaplin", alors qu'on ne dit jamais "J'ai vu un vieux Vermeer" ou "un vieux Rembrandt" ? » La jeunesse de ces petites merveilles datant des années 20 est une réponse éclatante.